

« Refaire société » à la MC2 de Grenoble, 10, 11 et 12 novembre 2011

Sommes-nous dans une société du mépris ?

François Dubet, sociologue, spécialiste de l'école, distingue trois sources de mépris :

- le mépris de caste, généralisé par la fragmentation de la société en de multiples groupes, corporations, clans qui se méprisent mutuellement
- le mépris de soi même, conséquence fatale de l'idéologie de la liberté et de l'individualisme : *je suis libre de mes choix, donc responsable de mes échecs, donc méprisable*. Ce phénomène est particulièrement actif à l'école
- le sentiment d'être invisible, ignoré, nié dans son existence.

Pour Anne Simonin, historienne, fan de la Révolution et de Robespierre, l'intégration républicaine est la seule arme véritable contre le mépris. Les citoyens ont cessé de se sentir méprisés lorsqu'ils ont eu le droit d'être raccourcis comme des aristocrates et non d'être pendus comme des manants.

Dès lors, il y a divergence sur les mesures à prendre. Anne Simonin veut retrouver l'esprit de la République intégrative, alors que François Dubet pense qu'il faut d'abord militer pour l'idée même d'égalité, nos concitoyens ayant renoncé à cet idéal considéré, à tort selon Dubet, comme inutile et inaccessible.

Faire société, est-ce être tous pareils ?

Le sujet ne convenait pas au journaliste-animateur qui est resté scotché sur la question des inégalités. Démarrant avec un raccourci et un préjugé, le journaliste a voulu nous faire croire que tout le monde ait d'accord pour l'égalité des droits et que seule demeure la question des égalités réelles.

Heureusement, François de Singly, spécialiste de la famille, des couples et autres joyeusetés sociales, a attiré l'attention sur nos ineffaçables singularités. S'écartant des discussions obsessionnelles et manichéennes sur le genre et la parité, il a plaidé, comme en émule d'Edgar Morin, pour la reconnaissance de la complexité humaine, pour le nombre immense de paramètres qui contribuent désormais au sentiment de justice : « *Les désirs de justice explosent dans une multitude de directions et de principes puisque nous voulons à la fois vivre dans un monde solidaire et relativement égalitaire, mais aussi dans un monde qui sanctionne justement notre mérite et qui nous permet d'agir de manière autonome* » [Le Monde, jeudi 10 novembre 2011].

Sommes-nous devenus religieux ?

Selon Danièle Hervieu-Léger, qui étudie manifestement le sujet depuis des années, le diagnostic est établi sans ambiguïté : nous ne sommes pas menacés par l'intrusion des institutions religieuses dans la sphère publique, les pratiques religieuses continuent à décroître. Mieux, ou pire comme l'on voudra, l'ex-culturation de la religion se poursuit : les traces religieuses s'effacent peu à peu de notre culture occidentale. Le phénomène concerne les sociétés de culture catholique comme celles de culture protestante. Même aux Etats-Unis, l'influence réelle (dans les décisions prises) des mouvements religieux est sans commune mesure avec leur visibilité publique et médiatique.

Alors, exit la religion ? Attention, ne pas confondre les institutions et les croyances. Ce qui demeure, sans doute car cela résulte d'un besoin humain profond, ce sont les croyances. Libérées du carcan institutionnel, les croyances foisonnent, prolifèrent, meurent, s'entremêlent comme des systèmes vivants, diffus, qui ne subsistent que s'ils arrivent à s'ancrer dans quelques milieux. Aussi individualiste soit-il, le croyant ne peut demeurer seul. C'est ainsi que se forment des groupes religieux. Les individus sont restés religieux, mais ce n'est pas la société qui redevient religieuse.

Le mot de la fin fut une pirouette, figure de style qui contrastait agréablement avec l'analyse rigoureuse qui précédait : « *Que pensez-vous de l'idée de Malraux qui disait que le 21^{ème} siècle sera religieux ou ne sera pas ?* ». « *Dieu nous préserve de cette funeste prophétie* ».

Francis Odier, novembre 2011